

TROIS VOYAGEURS BIEN ÉTRANGES

Michel HEGER

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière

Edmond Rostand, *Chantecler*

Avertissement de l'auteur : Toute ressemblance avec des personnages légendaires ne serait pas vraiment fortuite.

L'air était froid et la nuit terriblement sombre sous un ciel pourtant rempli d'étoiles. L'Aviso F 798 roulait doucement dans une houle résiduelle de nord-ouest : les jours précédents avaient été durs pour l'équipage. À bord l'humeur semblait pour le moins morose.

Cela faisait plus de deux mois que le bâtiment avait quitté Toulon pour assurer son tour de présence en Adriatique. On se consolait en pensant à la position peu enviable des camarades de l'armée de terre qui protégeaient Sarajevo ou qui, ailleurs, le long de routes tortueuses et propices à toutes les embuscades, escortaient les convois de l'aide humanitaire. Et puis, c'était presque sûr maintenant, l'on serait en famille pour le jour de l'An : dans huit jours la relève allait arriver. Finis alors les ronds dans l'eau, dans cette zone que se partageaient des navires italiens, français, allemands, britanniques ou américains pour faire appliquer l'embargo et qui, quelle que fut la bannière qu'ils servaient, UEO ou OTAN, patrouillaient à tour de rôle depuis des mois. Tant mieux pensaient certains à bord : ces va-et-vient au large d'une terre où l'on s'entre-déchire ne valent guère plus que les cents pas inutiles d'un parent devant la chambre où un proche se meurt. Les plus anciens avaient connu cela, déjà, devant Beyrouth où, des mois durant, ils avaient observé en spectateurs impuissants les trajectoires nocturnes et meurtrières des obus traçants.

L'officier en second, pour éviter le « spleen », avait pris les devants. Un Noël à la mer, cela s'organise : il y a les concours de crèche, la préparation du réveillon, la répétition d'un petit spectacle qui révèle soudain des talents bien cachés, l'organisation de la réunion de prière à laquelle le commandant tenait beaucoup. On n'avait pas baissé la garde, mais enfin... à quelques jours de la grande fête familiale et de la relève, beaucoup tournaient déjà leurs pensées vers une femme chérie et des enfants impatients.

La relève de vingt heures venait de se faire. Au carré, tout en dînant, le Second exposait au commandant le programme de la soirée de Noël. La sonnerie du téléphone l'interrompit brusquement. Le maître d'hôtel décrocha et tendit le combiné.

- Commandant, c'est la passerelle.
- Ici le commandant.
- Ici Lebris, officier de quart, commandant. Nous avons un petit écho dans notre 020 pour six nautiques. Immobile, cinématique nulle. Nous n'avons rien à la vue. Pas un seul feu de navigation. Pas une lumière.
- Faites route sur lui. Prévenez les Italiens, ils ne sont pas très loin. Rappelez l'équipe de visite et tout le tintouin, je monte.

Le scénario était connu. À la passerelle les jumelles fouillaient l'obscurité. On avait sorti la paire d'OB 42, cette petite merveille de l'optronique qui permet de voir la nuit comme en plein

jour. Plage arrière le « bosco » préparait la mise à l'eau du zodiac, on avait alimenté les projecteurs de la passerelle supérieure ; dans la coursive centrale l'enseigne de vaisseau Dupuis vérifiait l'équipement du maître fusilier, du second maître et des trois matelots qui allaient constituer son petit groupe.

Dans le bord ces préparatifs avaient secoué la torpeur générale et, plus bas, dans les postes d'équipage où les visages pâlissent sous la lumière rouge, réveillés ceux qui, en vue du quart de nuit, s'étaient déjà assoupis : il se passait quelque chose !

- Passerelle de Chef de veille, on a vu à l'OB 42 des petits éclats de lumière sur un quart tribord.
- Bien. Lebris, mettez le cap dessus.

On avait doublé la couronne de veille. L'étrave déchirait l'encre marine en deux chevrons vaguement colorés par le rouge et le vert des feux de navigation.

Soudain tout le monde les vit en même temps : des petits éclats de lampe, droit devant, faisaient des signaux désordonnés.

- C'est une lampe torche, commandant. Apparemment le bateau n'a plus d'électricité, il est probablement en panne.

- Oui, Lebris mais, surtout, je constate que ce sont eux qui nous appellent. S'ils n'avaient pas la conscience tranquille ils auraient bougé. S'ils ne l'ont pas fait parce qu'ils sont en panne, ils auraient au moins essayé de passer inaperçus... Ou alors c'est du second degré et en nous appelant ostensiblement ils veulent nous faire croire qu'ils sont d'honnêtes marins.

C'était toujours le même dilemme. Dans ces zones de crise il était difficile de faire la différence *a priori* entre d'authentiques naufragés, des contrebandiers ou des commandos. L'expérience du Liban, encore, ou du golfe Arabo-persique... La méfiance restait de règle. Par mesure de précaution, une mitrailleuse 12,7 avait été armée sur chaque bord afin de pouvoir répondre à toute surprise.

Bientôt une grosse vedette rouge sombre émergea dans la lumière des projecteurs. C'était une sorte de yacht pour grand-bourgeois comme on en voit des dizaines dans les ports à la mode. Sa présence ici et en plein hiver était pour le moins insolite. Dans le cockpit, trois hommes agitaient leurs bras.

- Stoppez ! OK Lebris, faites pousser le zodiac dès que la vitesse le permettra mais, avant, rappelez mes consignes : vigilance, fermeté courtoise, curiosité discrète. Ah, attendez : il serait peut-être bon d'envoyer un mécanicien.

- C'est prévu commandant, le Second vient de donner les ordres.

- Parfait. Il n'y a plus qu'à attendre.

Dans l'étroit chenal lumineux que les projecteurs ouvraient dans la nuit la petite embarcation de caoutchouc se dirigea quelques instants après vers la coque sombre qui roulait bord sur bord.

Les minutes s'écoulaient lentement. La radio rompit enfin le silence de la passerelle. Dupuis rendait compte : il n'y avait que les trois hommes à bord, tous Yougoslaves disaient-ils. Ils avaient l'air de bons bougres, la cinquantaine bien tassée (ce n'est pas un âge pour naviguer sur des coquilles de noix, pensa le commandant), les deux moteurs étaient en panne. D'après Troadec, le mécanicien, il devait y avoir un colmatage de filtres. On devrait pouvoir réparer.

Il n'était pas question pour l'avis d'accoster la vedette car la houle était trop forte. Le commandant décida : on essaie de réparer, on fera des rotations par zodiac. En attendant, faire venir les trois hommes à bord... s'ils le veulent : ils doivent être fatigués et crever de froid. Et puis, ils m'intriguent un peu !

Ils n'avaient pas l'air très en forme, en effet, ces trois-là, lorsqu'ils escaladèrent l'échelle de pilote. Le commandant, lui, paraissait rassuré : allons ! on ne laisse pas son bateau entre des mains étrangères s'il transporte des marchandises illicites ! Il les accueillit l'un après l'autre en leur tendant la main puis, après qu'ils eurent jeté un dernier coup d'œil à leur bateau pour s'assurer qu'il était en sécurité, il les conduisit vers son bureau où il leur fit aussitôt apporter des grogs.

Mais l'un d'eux refusa de la main, l'air gêné :

-Excuse me sir, I rather would have something else... without alcohol.

- Il est musulman, expliqua le plus grand, dans un français convenable. Mais avant tout merci pour votre aide commandant. Nous étions très malheureux de voir contrarier si tôt un projet qui nous est très cher.

- Je suis ravi de vous être utile monsieur, et félicitations pour votre français !

- Oh je suis Serbe vous savez, c'est assez courant chez nous de se débrouiller dans votre langue. Lui (il désigna le troisième homme) c'est un Croate... c'est aussi un ami, insista-t-il.

Un étrange sentiment envahit le commandant. Un Serbe, un Croate, un musulman : quel curieux trio par les temps présents ! Maintenant qu'ils avaient profité un peu de la chaleur et du confort d'un navire en pleine possession de ses moyens, les trois hommes donnaient en outre l'impression d'une grande dignité, et même, oui, d'une certaine noblesse. Que diable pouvaient-ils bien faire sur cette vedette ?

Comme devinant son interrogation le Serbe se mit à expliquer.

« Nous sommes originaires de Sarajevo, monsieur. Nous sommes des amis d'enfance. Nous avons quitté notre pays il y a de très nombreuses années pour faire des affaires, comme on dit chez vous. Mon ami musulman vivait au Liban, moi en Afrique et mon ami croate en Iran. Nous étions bien troublés par ce qui se passe maintenant, mais ne savions que faire et restions dans un attentisme prudent, chacun dans son coin. Et puis, un jour, nous avons appris que la fille d'un très grand ami commun allait mettre là-bas un enfant au monde. Je ne sais pas ce qui nous a pris alors. Nous nous sommes téléphoné et en quelques minutes avons décidé d'assister à cet événement quelles que fussent les difficultés que cela représenterait. Cette fille n'est plus très riche, vous savez : son mari avait une petite fabrique de meubles mais tout a été détruit par la guerre. Nous avons pensé que nous pourrions l'aider... »

Le corps, parfois, comprend si bien l'âme que le commandant sentit des picotements descendre le long de son dos et c'est du bout des lèvres qu'il demanda :

- Et où cela aura-t-il lieu ?

- Je sais ce que vous allez nous dire, commença l'autre : nous sommes fous ! C'est peut-être vrai. Pourtant quelque chose nous dit que nous parviendrons dans le petit village où elle s'est réfugiée avec son mari. Le nom ne vous dirait rien mais c'est au cœur de la Bosnie-Herzégovine, dans cette direction (il tendit le bras). Il nous faudra trouver une voiture, marcher, peut-être. Il faut faire vite, il ne reste plus que quelques tout petits jours.

Le commandant avait remarqué que le Serbe avait indiqué le nord-nord-est avec précision sans aucune référence extérieure. Il était de plus en plus intrigué.

Le Serbe continuait :

- Nous nous sommes donné rendez-vous à Brindisi, où un ami avait ce bateau qu'il nous a prêté. Un bateau ça nous semblait plus sûr qu'un avion, par les temps qui courent. Pourtant... enfin vous connaissez la suite.

Il y eut un long moment de silence. Dans le placard voisin, un verre mal calé sonnait le carillon du roulis. Le commandant semblait plongé dans une profonde méditation. Avec l'un, puis

l'autre, et le dernier, il échangea finalement un de ces regards profonds où tout parfois se livre, puis les invita à se rendre avec lui au carré rejoindre les autres officiers. Les cinquante minutes qui suivirent furent consacrées à une conversation des plus conventionnelles.

Elle fut interrompue par l'officier en second qui s'encadrait dans la porte.

- C'est paré, commandant. Il s'agissait effectivement des filtres à carburant. Tout fonctionne maintenant.

Les trois hommes furent raccompagnés vers le zodiac. Lorsque le premier d'entre eux enjamba le bordé, le commandant s'approcha :

- Bonne chance, dit-il visiblement ému puis, à la stupéfaction générale, se mit au garde à vous et salua en criant : « sur le bord ! »*

La scène, par deux fois encore, se renouvela.

Quelques minutes plus tard, on put ramasser le zodiac. La grosse vedette s'enfonçait déjà dans la nuit. À la passerelle où le commandant était remonté, l'enseigne de vaisseau Dupuis, intrigué, attendait pour faire son rapport.

- Bon, allons au plus court, Dupuis, c'étaient les filtres, OK. ! Mais à part cela vous en avez certainement profité pour faire le tour du bord, non ?

- « Curiosité discrète », m'aviez-vous fait dire. Oui, j'ai regardé un peu partout.

- Et alors ?

- Rien, commandant, rien de particulier.

- Vraiment rien ? Vous êtes sûr ? (Le commandant le regardait avec insistance)

- C'est à dire que, peut être...

- Peut-être quoi ?

- Oh ! c'est peu de chose, commandant, mais il y avait dans un équipet trois paquets de taille moyenne, des paquets cadeau, enfin des coffrets emballés avec du papier et le classique petit ruban. Il n'était pas question de les ouvrir bien sûr.

- Alors ?

- L'un était très lourd commandant, du moins pour son volume. L'autre... comment dire... enfin, il était très léger, mais il s'en échappait un curieux parfum... oriental dirais-je. Le troisième était léger, lui aussi, mais je ne saurais dire ce qu'il contenait.

- De l'encens, Dupuis, de l'encens... Enfin, je crois... (le commandant avait dit cela d'une voix à peine perceptible)

- Pardon, commandant ?

- Rien. Rien... Merci Dupuis, vous vous êtes bien débrouillé.

L'enseigne de vaisseau, perplexe, se retira, étonné par le comportement décidément peu habituel de son « pacha », et se fondit aussitôt dans la pénombre de la passerelle.

Soudain quelqu'un cria : « Regardez ! » : le matelot Garcia, sur l'aileron tribord montrait le ciel que traversait une immense traînée de poudre étincelante. On eut dit une étoile filante, mystérieusement ralentie dans son vol.

- Une fusée qui retombe, murmura Lebris, ou une navette qui rentre. Elle fait du nord-nord-est, ajouta-t-il dans un réflexe professionnel.

- Non, non ! dit le commandant, c'est autre chose ! (Et, plus bas cette fois): c'est autre chose...

Tous les regards se portèrent sur le « pacha », décidément bien bizarre ce soir. Mais celui -ci restait immobile, comme indifférent à tout, le regard fixé vers le nord- nord-est.

Personne n'osa lui poser de question.

* « Sur le bord » : expression traditionnellement lancée lorsqu'un officier ou une personnalité franchit, dans un sens ou dans l'autre le moyen d'accès à un bâtiment de guerre. À quai, dans des circonstances plus solennelles, elle est complétée par les modulations du sifflet de gabier.